

1404
LES FAUSSES
APPARENCES,

OU
L'AMANT JALOUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Paroles de M. D'HELL.

Musique de M. GRÉTRY.


FR. NIC. MANSKOPFSCHES
MUSIKHISTORISCHES
MUSEUM, FRANKFURTA. M.



A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'immortalité.

M. DCC. LXXXVIII



Le Théâtre de Paris 1804/404
P E R S O N N A G E S.

D O N A L O N Z E, *Gentilhomme Espagnol ;
amant de Léonore.*

L O P E Z, *Négociant.*

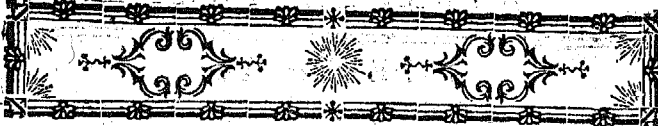
F L O R I V A L, *Officier Français.*

I S A B E L L E, *Sœur de Don Alonze.*

L É O N O R E, *Fille de Lopez.*

J A C I N T E, *Suivante de Léonore.*

*La Scène est à Cadix. Les deux premiers Actes se
passent dans la maison de Lopez. Le troisième dans
le jardin.*



L'AMANT JALOUX,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre avec un cabinet, deux portes & une fenêtre grillée à l'Espagnole.

SCÈNE PREMIÈRE.

V LOPEZ, *assis, écrivant une lettre.*
VOILA qui est fait... Voyons ce que j'ai écrit : *(Il lit la lettre.)* » Seigneur Don Diegue, mon très-cher ami, après
» un voyage de quatre mois, me voilà enfin à Cadix. J'ai
» appris en arrivant la mort de mon pauvre gendre, notre
» associé. Dieu veuille avoir son ame ! au demeurant il a
» bien fait les choses, il a tout laissé à ma fille, les cents
» mille piastres qui sont dans notre commerce, & un mobili-
» lier considérable. Je crains seulement qu'il ne prenne envie
» à Léonore de se remarier & de retirer ses fonds. Vous jugez
» bien, mon cher associé, que je ne négligerai rien pour
» empêcher ma fille de contracter un second mariage qui
» seroit si contraire à nos intérêts, & que j'emploierai tous
» les moyens pour l'engager à rester veuve, & à remplacer
» feu son époux dans notre association ; mais par malheur elle
» est jeune & indépendante ; son premier mariage a été fait
» contre son gré, elle voudra peut-être s'en dédommager.
» Nous avons ici un grand nombre d'Officiers Français, ils
» vont faire la guerre contre nos ennemis les Portugais,
» & tous les maris & les pères, font des vœux pour leur
» prompt départ. Je baise les mains de votre Seigneurie, &
» suis son très-humble serviteur : LOPEZ DE LA PLATA.

(Il plie la lettre.) Jacinte ! *(Il écrit l'adresse.)*

» Au Seigneur Don Diegue Mercado, Négociant à la
» Vera-Cruz en Mexique. » Jacinte !... les visites de ce Don
Alonze m'inquiètent... On dit qu'il est jeune, bien fait,
d'une haute naissance, & sans fortune... Léonore a le cœur
sensible... Jacinte !... Cette fille doit en être instruite... Il
faut la questionner. Ja...

Jacinte

SCENE II.

LOPEZ, JACINTE.

JACINTE.

ME voilà, Monsieur... Vous sortez?

LOPEZ.

Oui, je vais parler à ce Capitaine qui part pour le Mexique. Que fait Léonore?

JACINTE.

Elle se promene tristement dans son appartement.

LOPEZ.

Quoi! toujours pleurant le défunt!

JACINTE.

Oui, le défunt, vous l'avez deviné.

LOPEZ.

Cependant elle ne l'aimoit pas excessivement.

JACINTE.

Non pas de son vivant; mais depuis qu'il est mort... Ah!

LOPEZ.

Jacinte, parle-moi avec franchise. Ne seroit-ce pas plutôt mon retour qui afflige ta maîtresse? Depuis six mois qu'elle est veuve, & pendant mon absence, n'auroit-elle pas écouté les douceurs de quelque galant, quelque aspirant, quelque...

JACINTE.

Ciel! quelle idée! pendant l'absence de son pere! une femme raisonnable comme elle! une femme de vingt ans! ah! Monsieur!

ARLETTE.

Qu'une fille de quinze ans,
 Dans l'ombre du mystere,
 Sans consulter son pere,
 Ecoute les tendres sermens
 De l'objet qui fait-lui plaire;

A quinze ans

Je passe cette foiblesse.

C'est le printems,

C'est la saison de la tendresse.

Mais une femme de vingt ans,

Une femme raisonnable,

Une veuve respectable,

A vingt ans

Ecouter des propos galans!

Un tel soupçon, d'où peut-il naître?

Apprenez à nous mieux connoître.

A vingt ans

Ecouter des propos galans!

Fi donc! mais je devine,

Non, bon! Monsieur badine;

Oui, oui, Monsieur badine.

C O M É D I E.

L O P E Z.

Non, en vérité; Jacinte, je n'ai pas voulu badiner. Mais je vois que j'ai été dans l'erreur. Tu m'en as convaincu par des raisons sans réplique; & tous les discours qu'on m'a tenu dans la ville....

J A C I N T E.

Sont faux, sur ma parole.

L O P E Z.

J'en suis persuadé....

J A C I N T E.

Depuis trois jours que vous êtes de retour ici; vous ne pouvez pas savoir les choses mieux que moi; & vous ne croyez pas que je veuille vous tromper.

L O P E Z.

Tu n'en es pas capable.... D'ailleurs je n'avois pas réfléchi à l'âge mûr de ta maîtresse. A-t-elle bien vingt ans?

J A C I N T E.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

L O P E Z.

Diable! & toi aussi! voyez ce que c'est que la médifance, calomnier deux femmes aussi sçesées! deux matrones! me parler d'un Don Alonze.... Hein!.... qu'as-tu, mon enfant? tu me parois troublée.

J A C I N T E.

Moi, Monsieur? point du tout.

L O P E Z.

Tu ne connois pas ce Don Alonze?

J A C I N T E, à part.

Le vieux renard en fait trop pour lui nier le fait. Il faut chercher à y donner une tournure.

L O P E Z.

Hé bien?

J A C I N T E.

Oui, Monsieur.... je.... je connois Don Alonze.... & même beaucoup.

L O P E Z.

Ah! parlons.

J A C I N T E.

Il n'est plus dans ce pays-ci; il est allé voir son oncle, qui est bien riche, & bien malade.

L O P E Z.

Et cette absence a sûrement fait couler des larmes?

J A C I N T E.

Je vous en réponds. Sa sœur l'a bien pleuré.

L O P E Z.

Sa sœur!

J A C I N T E.

Oui, sa sœur. Don Alonze est le frere de Dona Isabelle.

L O P E Z.

Tu veux me faire connoître toute sa parenté.

J A C I N T E.

Ah! Monsieur, si vous connoissiez Isabelle, que vous la plaindriez!

L O P E Z.

Je la plains d'avance. Que lui est-il arrivé?

J A C I N T E.

Son Tuteur veut l'épouser malgré elle.

L O P E Z.

Tu m'attendris.... Revenons à Don Alonze.

J A C I N T E.

Ce vilain Tuteur la tient enfermée dans un château à un quart de lieue de la ville. On le voit de notre jardin.

L O P E Z.

Oui, ce vieux donjon. Mais enfin, Don Alonze que venoit-il faire chez ma fille?

J A C I N T E.

Je vais vous le dire, Monsieur. Comme Isabelle est l'amie intime de ma maîtresse, son frere est venu quelquefois ici pour l'accompagner.... Voilà tout.

L O P E Z.

J'entends, j'entends. Léonore ne recevoit les visites du frere, que par égard pour la sœur.

J A C I N T E.

Précisément; comme vous voyez juste!

L O P E Z.

Plus que tu ne pense.... & sûrement ces visites de Don Alonze ennuyoient ta pauvre maîtresse?

J A C I N T E.

Oh! je vous en réponds.

L O P E Z.

Eh bien, il faut y mettre ordre; & pour que le frere n'ait plus de prétexte pour venir importuner ma fille, tu n'as qu'à prier la sœur, de ma part, de ne mettre plus les pieds chez moi, entends-tu ma mie?

J A C I N T E.

Comment, Monsieur! vous voulez priver ma maîtresse de la consolation de voir sa meilleure amie?

L O P E Z.

Si tu le trouves bon.

A R I E T T E.

Plus de sœur, plus de frere,

Je le dis à regret;

Mais c'est mon arrêt.

Entends-tu ma chere?

Voilà mon arrêt.

Mais pourquoi cette loi sévere?

Je vais te le dire en secret,

C'est... c'est... c'est que cela me plaît;
 Entends-tu bien ma chère ?
 Plus de sœur ni de frère.
 Je le dis à regret;
 Mais c'est mon arrêt.
 De plus, si quelque confidente
 Malicieuse ; impertinente,
 Cherchoit à tromper mon attente,
 Elle auroit à faire à moi.
 Oui, sur ma foi,
 Elle auroit à faire à moi.
 Mais ce discours n'est pas pour toi ;
 Car Jacinte est sage & prudente.
 Mais si quelque confidente, &c. &c.
 Elle auroit à faire à moi.

SCÈNE III.

JACINTE, seule.

OUF! le voilà enfin parti. Il m'a fait peur. J'ai voulu me moquer de lui, mais il me l'a bien rendu. Voyez comme la vieille est rusée ! Il n'y a que trois jours qu'il est ici, & il fait déjà tout. On diroit qu'il est venu du Mexique exprès pour nous faire enrager. Mon rôle va devenir très-embarrassant. Ce vieillard sera toujours aux aguets ; Don Alonze qui est jaloux même de son ombre, va revenir, va nous assiéger sans cesse ; & ma maîtresse, toujours tendre, toujours timide, également esclave de l'avarice d'un père & de la jalousie d'un amant, n'aura jamais le courage de prendre un parti. Comment arranger tous ces gens-là ensemble ? c'est bien difficile ; & sans le chapitre des accidens.... Mais que vois-je ? Dona Isabelle.

SCÈNE IV.

ISABELLE, JACINTE, FLORIVAL, *l'épée à la main, soutenant Isabelle.*

FLORIVAL.

NE craignez rien, Madame, je vous défendrais contre toute l'Espagne.

ISABELLE.

Ah ! Monsieur ! Monsieur !... vous n'êtes pas blessé ?

FLORIVAL.

Les lâches n'ont pas fait de résistance. (*Il court prendre un fauteuil pour Isabelle, tandis que Jacinte la soutient.*)

JACINTE.

Vous ici, Mademoiselle ! par quel accident !...

ISABELLE.

Cours en avertir ta maîtresse.

JACINTE.

Oui ; mais renvoyez ce Monsieur , car nous avons un pere....

ISABELLE.

Va , ne crains rien.

SCENE V.

ISABELLE, FLORIVAL.

ISABELLE.

JE commence à respirer. Non jamais , jamais je n'oublierai ce que je vous dois.

FLORIVAL.

Ce que vous me devez ! ah ! si vous connoissiez l'excès de mon bonheur. Je suis Français , Mademoiselle ; je m'appelle le Chevalier de Florival. Je passois par ici pour aller joindre l'armée en Portugal. Dimanche je vous vis à cette fête , & ce moment décida de mon sort. Quelle fête pour moi ! mes yeux se fixerent sur les vôtres.... Vous n'y fites pas attention.

ISABELLE.

Vous le croyez ?

FLORIVAL.

Ah ! s'il étoit possible que l'amour....

ISABELLE.

Vous vouliez me dire que....

FLORIVAL.

La fête finie , je voulus fendre la presse pour vous suivre ; une foule importune m'éloigna de vous. Sans connoître personne , je questionnois tout le monde. On me prit pour un étourdi , un fou , & je ne pus rien apprendre. Depuis je n'ai cessé de faire des recherches inutiles jusqu'à l'instant où le hasard a comblé tous mes vœux. Je ne veux pas me faire un mérite du foible service que je vous ai rendu. D'abord je ne vous ai pas reconnue. Je n'ai vu qu'une femme persécutée , j'ai couru par instinct à son secours ; mais quel a été mon ravissement , lorsque....

ISABELLE.

On vient. Il est bien cruel pour moi de congédier mon protecteur ; mais vous devez connoître l'austérité de nos mœurs. Si on vous voyoit ici....

FLORIVAL.

J'entends. Je me retire. Mais ne me seroit-il pas possible de vous voir , de vous parler , de vous exprimer tous les sentimens que vous m'avez inspirés ?

ISABELLE.

Je vous dois trop pour vous rien refuser. A dix heures ce soir trouvez-vous sous cette fenêtre , & vous saurez alors toute l'étendue de vos bienfaits & de ma reconnoissance.

SCENE

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, JACINTE.

FLORIVAL.

Quelle bonté ! ah ! que le jour me paroitra long !

JACINTE.

Partez , partez , Monsieur.

FLORIVAL , *salue Isabelle , & puis à part à Jacinte.*

Comment se nomme ta maîtresse ?

JACINTE.

Ma maîtresse , Monsieur ! Ma maîtresse se nomme Léonore.

FLORIVAL.

Tu es charmante.

(*Il embrasse Jacinte , lui donne sa bourse , salue encore Isabelle & sort.*)

SCÈNE VII.

ISABELLE, JACINTE, LÉONORE.

JACINTE. *après un moment de surprise.*
 Ah ! que ces Français sont aimables !

ISABELLE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Ce qu'il m'a dit ? oh ! il a fait mieux que cela.... Mais voici ma maîtresse.

ISABELLE.

Léonore !

LÉONORE.

Ma chere Isabelle , que je suis heureuse de te voir ! mais par quel bonheur....

ISABELLE.

(*Vous savez quel étoit ma position cruelle.*) Depuis l'absence de mon frere , mon tuteur barbare faisant valoir tous les droits que le testament de mon pere lui avoit donné sur moi , a voulu me forcer à accepter sa main (Ce malheureux , sans être rebuté par mes refus constans , a osé employer la menace. Ce matin j'ai vu arriver le Notaire au château. On alloit dresser le contrat. Alors je prends le seul parti qui me reste , je me sauve , dans le dessein de me réfugier chez toi ; mais bientôt mon persécuteur est instruit de ma fuite. Accompagné d'une troupe de gens armés , il me poursuit. J'entends des cris , mes forces m'abandonnent , & je retombe encore en son pouvoir.

LÉONORE & JACINTE.

Ah ! quel malheur !

ISABELLE.

Je ne puis y penser sans frémir.

L'AMANT JALOUX.

A I R.

Victime infortunée,
Vers l'autel entraînée,
Je cédois à ma destinée;
Et je ne demandois, hélas!

Que le trépas.

LÉONORE & JACINTE.

Hélas! hélas!

Elle demandoit le trépas.

ISABELLE.

Hélas! hélas!

Oui, je demandois le trépas;
Quand tout-à-coup une voix inconnue
Réveille mon ame éperdue.

Barbares, arrêtez.

Eh! quoi! traiter ainsi ce sexe aimable & tendre.

Barbares, arrêtez.

Je mets ma gloire à le défendre;

Et si vous persistez,

Je suis Français, c'est vous en dire assez.

LÉONORE & JACINTE.

Ah! que j'aime ce Français!

JACINTE.

Oui, je le reconnois,

C'est mon Français.

ISABELLE.

Mais quoi! vous agravez l'outrage?

Cruels! éprouvez donc ma rage.

Alors avec fureur

Il cõurt briser ma chaîne,

Tout cede à sa valeur.

La résistance est vaine,

Tout cede à sa valeur,

Tout cede à sa fureur.

Il renverse, il terrasse;

Mon tyran perd l'audace;

Et saisi de terreur,

Prend la fuite;

Et moi, sous la conduite

Du Français généreux,

Je vole vers ces lieux.

LÉONORE & JACINTE.

Quelle reconnoissance

Ce généreux Français doit attendre de vous!

Quelle reconnoissance!

ISABELLE.

Ah! ce n'est point de la reconnoissance.

Un sentiment plus doux

Sera sa récompense.

L É O N O R E & J A C I N T E.

Quelle reconnoissance!

I S A B E L L E.

Non, ce n'est point de la reconnoissance.

Je crains qu'un sentiment plus doux....

L É O N O R E & J A C I N T E.

Quelle reconnoissance!

I S A B E L L E.

Non, ce n'est point de la reconnoissance.

Léonore, puis-je compter sur votre amitié? M'accordez-vous un asyle?

L É O N O R E.

A mon unique amie! la sœur de Don Alonze! oui quoique mon pere me défende de vous voir....

I S A B E L L E.

De me voir!

L É O N O R E.

Jacinte vient de me l'apprendre. Il sort d'ici. Il est même heureux que vous ne l'avez pas rencontré.

I S A B E L L E.

Il ne me connoît pas. D'ailleurs je suis entrée par la porte du jardin. Vous savez que j'en ai toujours la clef.

J A C I N T E.

A propos, cela me rappelle.... Ce Français fait-il votre nom?

I S A B E L L E.

Je ne crois pas.

J A C I N T E.

C'est qu'il m'a demandé celui de ma maîtresse.

I S A B E L L E.

C'est de moi sûrement qu'il a voulu parler.

J A C I N T E.

Ma foi, sans y penser, je lui ai nommé Madame; mais qu'importe, je vais me mettre aux aguets.

L É O N O R E.

Aussi-tôt que tu apercevras mon pere, cours nous en avertir.

S C E N E V I I I.

L É O N O R E , I S A B E L L E.

I S A B E L L E.

Que d'embarras je vais vous causer! & si mon frere alloit revenir!

L É O N O R E.

Je vous avoue que je crains son retour à présent autant que je le désirois. Vous savez qu'il a toujours favorisé les prétentions de votre tuteur. Vous connoissez son caractère impétueux. Aussi jaloux de l'honneur de sa maison que de sa

maîtresse, portant à l'excès tous les préjugés sévères de notre nation, que dira-t-il de votre démarche ?

ISABELLE.

Jamais il ne me le pardonnera. C'est de lui sur-tout qu'il faut me cacher, car....

On entend JACINTE qui crie :

Madame ! Madame ! Don Alonze ! Don Alonze !

ISABELLE & LÉONORE.

Ah ! ciel !

(Isabelle se sauve dans le cabinet, sans avoir le temps de fermer la porte tout à fait.)

SCÈNE IX.

LÉONORE, ALONZE, JACINTE.

JACINTE, *voulant arrêter Alonze pour donner le temps à Isabelle de se cacher.*

AH ! Seigneur Don Alonze ! que ma maîtresse va être contente ! Vous avez fait un bon voyage ? Vous vous portez bien ?

ALONZE (*).

Adorable Léonore ! je vous revois enfin, & ma joie est au comble.... Si vous daignez la partager....

LÉONORE.

Alonze, pouvez-vous en douter ? Cruel ! pourquoi ne pas me prévenir de votre retour ?

ALONZE.

J'ai voulu vous surprendre.... M'en sauriez-vous mauvais gré ?

JACINTE.

Allez, Seigneur, c'est bien mal à vous de nous surprendre. (*à part.*) Je ne crois pas qu'il l'ait vue.... Mais pour éviter une surprise, moins agréable, je retourne à mon poste. Madame, si votre père arrive, Don Alonze passera....

ALONZE.

Dans ce cabinet.

JACINTE.

Non, dans le jardin. Vous y serez mieux ; entendez-vous, Madame !

ALONZE, *à part.*

Dans le jardin !

JACINTE, *revenant à Don Alonze, avec un air triste.*

Seigneur, puis-je vous faire mon compliment de condoléance ? Votre cher oncle....

(*). Pendant toute cette scène & la suivante, Alonze a l'air fort inquiet, sans avoir rien distingué, il soupçonne que quelqu'un est caché dans le cabinet, & ses regards se jettent souvent sur la porte, ce qui est marqué par des points....

ALONZE.

Sa santé est rétablie.

JACINTE.

Adieu donc la succession.

SCÈNE X.

LÉONORE, ALONZE.

LÉONORE.

Vous voyez, Alonze, combien la présence de mon pere est redoutable pour nous ; sans vous connoître il est déjà instruit de vos visites, & il me défend de vous voir ; ses soupçons vont redoubler lorsqu'il apprendra votre retour.

ALONZE.

Il ne le saura pas, je l'ai caché même à ma famille ; je n'ai point paru chez moi, & tant que mon amour l'exigera, mon retour sera un secret pour tout le monde. Mais ce pere que vous redoutez tant, pourra-t-il être inexorable à vos prieres ? Et un nom tel que le mien....

LÉONORE.

Un nom ! vous ne connoissez pas mon pere : la plus illustre alliance, sans fortune, ne seroit rien à ses yeux. Cher Alonze, quel obstacle pour nous !

ALONZE.

Ah ! s'il n'y avoit que cet obstacle à combattre, je saurois bien le vaincre.

LÉONORE.

Et quel autre obstacle pouvez-vous craindre ?

ALONZE.

Vous, vous-même.... Pardonnez, Léonore ; mais de grace dites-moi, l'absence n'auroit-elle pas changé les sentimens que j'ai pu vous inspirer?... Daignez rassurer un cœur qui aime avec trop de violence pour ne pas douter de son bonheur.

LÉONORE.

Ingrat ! pouvez-vous me faire un tel reproche ?

ALONZE.

Chut !.... N'entendez-vous pas du bruit ?

LÉONORE.

Du bruit ? où ?

ALONZE.

Dans ce cabinet.

LÉONORE.

Cela n'est pas possible.... Vous vous trompez.

ALONZE.

J'en suis certain ; ainsi permettez....

LÉONORE, *le retenant.*

Vous vous trompez, vous dis-je.

ALONZE.

Soit.... Mais souffrez....

LÉONORE.

Vous n'y entrerez pas.

ALONZE.

J'y entrerai.

LÉONORE.

Quoi ! encore de la jalousie ?

ALONZE.

De la jalousie ! moi ! quelle idée !... C'est votre seul intérêt qui me guide ; qui fait si votre pere n'a pas aposté quelqu'un pour nous écouter ! ainsi malgré votre résistance , il faut absolument.....

LÉONORE, *le retenant.*

N'avancez pas, je vous le défends.

ALONZE.

Défense inutile.

LÉONORE.

Ah ! ciel ! Alonze ! si vous m'aimez.

ALONZE, *la repoussant & courant vers le cabinet.*

Rien ne peut m'arrêter ; mon parti est pris &c.... (*La porte du cabinet se ferme tout à fait.*) Eh bien ! avois-je tort ?

LÉONORE.

Et que présumez-vous de là ?

ALONZE.

Ce que j'en présume ! Vous osez me le demander ? Ce que j'en présume ! que mon malheur est certain , que je suis trompé , trahi , par la plus fausse , la plus perfide des femmes.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, JACINTE.

JACINTE.

MON maître arrive ; vite , Seigneur , sauvez-vous. Qu'a-t-il donc ?

LÉONORE.

Alonze , éloignez-vous , mon pere va venir. Voulez-vous me perdre ?

ALONZE.

M'éloigner !

FINALE.

Plus d'égards , plus de prudence ,

Tout m'est égal ,

Je ne respire que vengeance ;

Paraissez indigne rival.

LÉONORE.

Cher Alonze !

ALONZE.

Plus d'égards.

Seigneur!
A L O N Z E.

Plus de prudence.

Je ne respire que vengeance.

Paroissez indigne rival.

L É O N O R E.

Non, tu n'as point de rival.

J A C I N T E.

Vous n'avez point de rival.

L É O N O R E & J A C I N T E.

Vous connoîtrez { mon } son innocence.
 { son }

Partez, partez.

A L O N Z E.

Paroissez, paroissez.

Je ne respire que vengeance.

Paroissez indigne rival.

L É O N O R E & J A C I N T E.

Quel aveuglement fatal!

S C È N E X I I.

LES PRÉCÉDENS, LOPEZ.

LOPEZ.

Quel bruit chez moi viens-je d'entendre!

L É O N O R E, à part.

Mon père! Ah! ciel!...

J A C I N T E.

Quel parti prendre?

L O P E Z.

Un inconnu! ma fille en pleurs.

Monsieur, appeâsez vos fureurs.

De ce logis je suis le maître;

Je puis y commander peut-être.

Que voulez-vous!

Que cherchez-vous?

A L O N Z E.

Je veux me satisfaire.

L O P E Z.

Là, là, là, là, point de courroux.

A L O N Z E.

Je veux me satisfaire.

J A C I N T E.

On va vous satisfaire.

L O P E Z.

Il faut me satisfaire.

ENSEMBLE.

LÉONORE.

Hélas ! que faut-il faire ?

ALONZE.

Paraissez.

JACINTE.

Finissez.

LOPEZ.

Répondez

Léonore ! Jacinte !

JACINTE, *à part.*

Il faut employer une feinte.

LOPEZ.

Vous qui rebutez les galans ;

Grave matrone de vingt ans ,

Daignez m'instruire ,

Daignez me dire .

Le secret.

JACINTE.

Je vais le dire ,

Vous en instruire.

ALONZE.

Que peut-elle dire ?

LÉONORE.

Que va-t-elle dire ?

JACINTE.

Voici le fait :

Une femme tremblante :

Expirante ,

Accourt implorer à genoux

Un asyle chez nous ;

Poursuivie ,

Elle craint pour sa vie .

Nous la cachons en ce réduit ;

Ce monstre bientôt la poursuit .

Dans la fureur qui le transporte ,

Il veut briser la porte ;

Et sans vous , Monsieur , sans vous ,

Hélas ! hélas ! c'étoit fait de nous .

ALONZE.

Une femme ! belle finesse !

LOPEZ.

Une femme...

JACINTE.

C'est sa maîtresse.

LÉONORE.

Oui , mon pere , je tremble encor

De sa fureur extrême ;

Ce cruel , dans son transport ,

Cherche à percer le cœur qui l'aime.

LOPEZ.

LOPEZ.

Mais d'où vient ce grand courroux ?

ALONZE.

L'infidelle ! l'infidelle !

JACINTE.

Il croit sa maîtresse infidelle,
L'amour lui trouble la cervelle,
Il est jaloux, il est jaloux.

LÉONORE.

Il est jaloux ?...

JACINTE.

Mais très-jaloux.

LOPEZ.

Que les jaloux sont foux !

LOPEZ & JACINTE.

Que les jaloux sont foux !

ALONZE.

C'est trop dévorer mon injure ;
Il faut confondre l'imposture ;
Rien ne me retiendra :
L'infidelle ! la parjure !

La voilà. (*)

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

La voilà !

ALONZE, à part.

Ah ! ciel ! c'est une femme.

LÉONORE & JACINTE.

Fuyez, fuyez, Madame,
Redoutez le courroux
De ce monstre jaloux.

(Isabelle s'enfuit.)

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

(musique à demi-voix.)

Il ne sait plus que dire ;
Il ne s'emporte plus :
Il gémit, il soupire.
Ah ! qu'il a l'air confus !

ALONZE.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il gémit, il soupire.
Ah ! qu'il a l'air confus !

LOPEZ.

Qu'elle a de pouvoir sur son ame !
Elle n'est pas encor sa femme,
On le voit bien.

(*) Au moment où Alonze dit ces mots, Isabelle voilée ouvre la porte à demi, Jacinte la prend par la main, & la place devant Léonore.

Quoi ! vous ne dites rien ?

A L O N Z E.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE:

Il ne fait plus que dire,

Il ne s'emporte plus.

A L O N Z E.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE:

Il gémit, il soupire;

Ah ! qu'il a l'air confus !

(Alonze regarde Léonore en soupirant, & s'en va.)

J A C I N T E.

Hélas ! hélas !

LOPEZ & JACINTE.

La plaisante aventure !

La plaisante aventure !

Non, je ne l'oublierai jamais.

L É O N O R E.

La cruelle aventure !

Pour mon cœur quelle injure !

Non, je ne l'oublierai jamais.

L O P E Z.

La plaisante aventure !

La plaisante aventure !

Non, je ne l'oublierai jamais.

L É O N O R E.

La cruelle aventure !

La cruelle aventure !

Non, je ne l'oublierai jamais.

J A C I N T E.

La plaisante aventure !

La cruelle aventure !

Non, je ne l'oublierai jamais.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONORE, *seule.*

A R I E T T E.
JE romps la chaîne qui m'engage,
 L'ingrat mérite mon courroux.
 J'aime mieux paroître volage,
 Que d'être esclave d'un jaloux.
 Après cette injure cruelle,
 Amour je renonce à ta loi.
 Alonze me croit infidelle,
 Alonze est indigne de moi.
 Mais, rompre une chaîne si belle!
 Ah! puis-je y songer sans effroi!
 Je romps la chaîne qui m'engage,
 L'ingrat mérite mon courroux.
 J'aime mieux paroître volage,
 Que d'être esclave d'un jaloux.

SCÈNE II.

JACINTE, LÉONORE.

Vous voilà, Madame, qu'avez-vous fait d'Isabelle?
JACINTE.

LÉONORE.
 Elle est cachée dans le pavillon du jardin. Mon pere la
 croit partie.

JACINTE.
 Assurément; mais moi, devinez d'où je viens! je l'ai vu,
LÉONORE.

Vu! qui?

JACINTE.
 Don Alonze.

LÉONORE.
 Le-malheureux! tu l'as vu?

JACINTE.
 Que voulez-vous! j'ai l'ame si bonne.... Si vous saviez
 dans quel état il est.... hélas! hélas!

LÉONORE.
 Ecoute bien ce que je te dis : c'en est fait, Jacinte, je ne
 le reverrai de ma vie, & je te défends de me jamais pronon-
 cer son nom; entends-tu?

JACINTE.

Oui, Madame.... Soit..... Parlons d'autres choses. Ne craignez-vous pas que le tuteur d'Isabelle ne vienne chercher sa pupille ici? Il est vrai que cet Officier Français lui a fait une si belle peur....

LÉONORE.

Tu lui as parlé?

JACINTE.

Cependant l'amour pourroit lui donner du courage.

LÉONORE.

Jacinte.... qu'est-ce qu'il t'a dit?

JACINTE.

Qui? le tuteur d'Isabelle?

LÉONORE.

Non.... ce monstre?

JACINTE.

Qui?

LÉONORE.

Mais, mais.... Don Alonze.

JACINTE.

Oh! vous m'avez défendu de le nommer.

LÉONORE.

C'est pour la dernière fois, parle-m'en, je t'en conjure.

JACINTE.

Hé bien, Madame.... Don Alonze.... D'abord il a gardé un morne silence.... se mordant les lèvres.... frappant des pieds.... ensuite il a juré.... ah! comme il a juré!... puis il a pleuré....

LÉONORE, *soupire.*

Ah!

JACINTE.

Puis il m'a dit qu'il étoit au désespoir de vous avoir soupçonnée.... à tort.

LÉONORE.

Oui, tu dis bien; tu rends mieux son esprit que ses paroles. Son désespoir vient, non pas de m'avoir soupçonnée, mais de ne m'avoir pas convaincue; car l'ingrat me croit toujours infidelle.... enfin?

JACINTE.

Enfin il m'a juré, si je voulois lui sauver la vie, de lui ménager ce soir un entretien.... avec vous.

LÉONORE.

Un entretien! comment a-t-il eu l'audace de l'espérer?

JACINTE.

Oh, je ne lui ai rien promis, & puisque vous ne voulez plus le voir, je vais lui dire que cela n'est pas possible.

LÉONORE, *en hésitant.*

Jacinte.

JACINTE.

J'y cours, Madame.

LÉONORE.

Non.... écoute.... oui.... je veux le voir.

JACINTE.

Le voir!

LÉONORE.

-Je connois Don Alonze. Son orgueil seroit trop flatté par un refus. Il croiroit que je n'ai pas le courage de soutenir sa présence. Mais il verra de quoi je suis capable.... Qu'il vienne.... Qu'il vienne recevoir son congé.... de ma bouche.

JACINTE.

De votre bouche! oui, cela fera bien plus d'effet.... Mais en attendant je voudrois voir Isabelle. Tantôt elle a voulu me parler d'un rendez-vous qu'elle a donné à ce Français.

LÉONORE.

A quelle heure doit-il venir?

JACINTE.

Qui? ce Français?

LÉONORE.

Non, non, Don Alonze.

JACINTE.

Aussi-tôt que votre pere sera couché.

LÉONORE.

Mon pere ne se couche qu'à neuf heures.

JACINTE.

Il est vrai. Il y a trois mortels quarts d'heures à attendre. Je vais dans le jardin trouver Isabelle.

LÉONORE.

Va, mais prends bien garde que mon pere ne t'aperçoive.

JACINTE.

Oh! ne craignez rien, laissez-moi faire, vous verrez que....

SCENE III.

LOPEZ, JACINTE, LÉONORE.

LOPEZ.

Où vas-tu?

JACINTE.

Promener au jardin.

LOPEZ.

Te promener au jardin à l'heure qu'il est! la grille du jardin est fermée.

JACINTE.

Fermée!

LOPEZ.

Oui; en voilà la clef.

JACINTE.

Eh bien, donnez-là moi, car j'ai besoin de prendre l'air.

LOPEZ.

Prendre l'air avec le ferein qui tombe! tu n'y penses pas,

mon enfant. Une santé délicate comme la tienne !... Te voilà, ma fille ?

JACINTE, *à part.*

Cette pauvre Isabelle, que va-t-elle devenir ? plus de communication.... Nous défendre la promenade ! c'est bien dur.

LOPEZ.

Hé bien, Léonore ! que penses-tu de l'aventure de tantôt ? de notre jaloux ?

LÉONORE.

Je pense, mon pere, que sa maîtresse est bien à plaindre.

LOPEZ.

Bah ! sa maîtresse ne vaut pas mieux que lui : la maîtresse d'un fou pareil ne peut être qu'une folle. Je gage qu'ils se raccommoient. Encore deux ou trois hélas ! & la pauvre sottise lui pardonnera tout.

LÉONORE.

Je ne le crois pas, mon pere.

LOPEZ.

Et moi, vois-tu, je le parierois.

JACINTE, *à part.*

Et moi, je serois de moitié.

LOPEZ.

Voilà ce que c'est que l'amour ! tu ne connois pas cette passion funeste. Tu es bien heureuse.

LÉONORE, *en soupirant.*

Heureuse !

JACINTE, *à part à Léonore.*

Vous vous troublez ! songez que vous allez vous trahir.

LOPEZ.

Vouloir se remarier ! Quelle sottise !

ARIETTE.

Le mariage est une envie
Qu'une fois dans la vie
On peut bien se passer ;
Mais ce seroit une folie
Que de vouloir recommencer.

JACINTE.

Voilà une belle pensée, & tout-à-fait neuve.

LOPEZ.

Qu'en penses-tu, Léonore !

LÉONORE.

Affurément, mon pere, je suis de votre avis.

LOPEZ.

Là, bien vrai ?

JACINTE.

Oui, Monsieur, je vous en réponds. Dans ce moment ma maîtresse pense tout ce qu'elle dit. (*à part.*) Mais dans une heure d'ici elle pensera autrement.

LOPEZ.

Oh ! puisque tu m'en répons, je n'ai plus de doute. Ainsi ma fille, tu consens à rester dans le veuvage ?

LÉONORE.

Oui, mon pere, c'est bien mon intention.

LOPEZ.

Tu m'enchantes. Quant à ta fortune, laisse-moi seulement le soin de la faire valoir, & je te promets qu'en dix ans d'ici tu seras la plus riche veuve de l'Espagne.

JACINTE.

En dix ans d'ici ! la belle perspective ! ah ! Madame, que vous êtes heureuse d'avoir un si bon pere !

LOPEZ.

Tu me fais des compliments.... Mais Léonore, pourquoi cette tristesse ? tu me paroïs agitée, ma fille ; c'est le souvenir du pauvre défunt qui te tourmente toujours ?

JACINTE.

Ah ! Monsieur, ne nous en parlez pas. La seule idée de ce cher homme nous jette dans une affliction.... Voyez comme ma maîtresse est troublée. Venez, venez, Madame, vous retirer dans votre appartement.

LÉONORE.

Permettez-vous, mon pere ?

LOPEZ.

Oui, mon enfant, va te reposer. Je suis fâché d'avoir réveillé ta sensibilité.

JACINTE.

Consolez-vous, Madame, Don Alonze va venir.

SCÈNE IV.

LOPEZ, *seul.*

JE ne suis pas la dupe de cette sensibilité. Ce n'est pas la mort d'un époux qui l'excite, c'est l'absence d'un amant. Par malheur cette absence ne sera pas longue. Je fais que Don Alonze est attendu à Cadix.... Cette clef ne sortira plus de mes mains. Plus de promenade au jardin.... C'est là sûrement que se donneroient les rendez-vous.... Que de peine, que d'embarras je vais avoir !... la détestable chose que l'amour ! mais j'entends quelqu'un.

SCÈNE V.

LOPEZ, FLORIVAL.

LOPEZ.

Que demandez-vous, Monsieur ?

FLORIVAL.

Je demande le Seigneur Lopez, loyal Négociant, & le plus honnête-homme de Cadix.

LOPEZ.

Vous me faites bien de l'honneur.

FLORIVAL.

Quoi ! Monsieur, c'est vous ? mille pardons si je ne vous ai pas reconnu.

LOPEZ.

Comme c'est la première fois que nous nous voyons, la faute n'est pas grande. Qu'y a-t-il pour votre service ?

FLORIVAL.

Une misère, Monsieur, une petite lettre de change....

LOPEZ.

Voyons. Deux cents piastres passées à l'ordre du Chevalier de Florival.

FLORIVAL.

C'est votre serviteur.

LOPEZ.

Je vais vous chercher votre affaire, je ne vous ferai pas attendre.

FLORIVAL.

Oh ! tant qu'il vous plaira, je ne suis pas pressé.

SCENE VI.

FLORIVAL, *seul.*

C'est donc là le père de ma charmante Léonore ? ah ! si par ce prétexte je pouvois la voir un moment ! c'est trop espérer.... Mais ce soir, du moins, j'aurai le bonheur de lui parler.... Voilà la fenêtre !... Lopez ne peut pas ignorer l'aventure de ce matin ; que c'est un Officier Français qui a délivré sa fille.... Il me paroît bon-homme.... Si je m'ouvrois à lui, refuseroit-il la main de Léonore à celui qui a sauvé ses jours, son honneur ?... Vain espoir !... Il croira qu'un vil intérêt me guide. Léonore est si riche !... Quel dommage !

SCENE VII.

JACINTE, FLORIVAL, & *ensuite* LOPEZ.

JACINTE.

Comment ! c'est vous, Monsieur ?

FLORIVAL.

C'est toi, ma chère amie ! que je t'embrasse. Dis-moi, par ton moyen puis-je espérer de voir Léonore ?

JACINTE.

Voir Léonore ! mais vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas....

FLORIVAL.

Je fais bien que ce n'est pas ici le lieu du rendez-vous ; mais mon impatience....

LOPEZ.

LOPEZ, *qui entre.*

Voici votre argent.

JACINTE, *à part à Florival.*

De la discrétion.... de la discrétion.

FLORIVAL.

Oh ! c'est par-là que je brille.

LOPEZ.

Que fait Madame ici ?

JACINTE.

Je tenois compagnie à Monsieur.

LOPEZ.

Va tenir compagnie à ta maîtresse, & laisse-nous.

JACINTE, *à Florival.*

Je vous salue, Monsieur.

FLORIVAL.

Adieu, la belle enfant.

JACINTE, *à part à Florival.*

Soyez discret.... Dans le pavillon du jardin.

SCÈNE VIII.

FLORIVAL, LOPEZ.

FLORIVAL, *à part.*

Dans le pavillon du jardin ! Que veut-elle dire ?

LOPEZ.

Cent quatre-vingt-dix, cent quatre-vingt-quinze & deux cents. Comptez.

FLORIVAL.

Compte-t-on avec ses amis ?

LOPEZ.

Votre serviteur très-humble. Si vous voulez vous reposer un instant....

FLORIVAL.

Je crains de vous déranger.... Vous autres gens sages, vous vous couchez de bonne heure.

LOPEZ, *s'asseyant & prenant sa pipe.*

Oh ! dans une demi-heure d'ici.

FLORIVAL, *à part.*

Bon !

LOPEZ.

Fumez-vous ?

FLORIVAL, *prenant une pipe.*

Je fais de tout.

LOPEZ.

Etes-vous de l'armée alliée ?

FLORIVAL.

Oui, Monsieur.

LOPEZ.

Vous allez donc combattre nos ennemis ? cueillir des

lauriers? Cela doit faire une belle récolte?... Partez-vous bientôt?

F L O R I V A L.

Trop-tôt pour mon repos.

L O P E Z.

Comment donc?

F L O R I V A L.

Ah! mon cher Monsieur, vous êtes bien heureux!

L O P E Z.

Il est vrai, je suis assez riche.

F L O R I V A L.

Riche! vous possédez un trésor....

L O P E Z.

Pas absolument un trésor; mais je suis à mon aise.

F L O R I V A L.

Et moi, Monsieur, je me vois à l'instant de quitter tout ce que j'aime.

L O P E Z.

Quoi! de l'amour! un guerrier soupirant; si donc, songez que vous êtes notre allié.

F L O R I V A L.

Hélas! je voudrais l'être.

L O P E Z.

Mais vous l'êtes.

F L O R I V A L.

Oui.... vous avez raison.... je l'avois oublié.

D u o.

L O P E Z.

La gloire vous appelle:

La gloire a tant d'attraits!

Vous lui serez fidelle,

Vous êtes Français.

F L O R I V A L.

C'est l'amour qui m'appelle:

L'amour a tant d'attraits!

Je lui serai fidelle,

Fidelle à jamais.

L O P E Z.

Ne songez qu'à la gloire;

Volez à la victoire,

Et laissez-là l'amour.

F L O R I V A L.

Chacun aura son tour.

De l'amour je vole à la gloire;

De la gloire à l'amour....

L O P E Z.

Enfin, d'une flamme si belle,
Peut-on savoir quel est l'objet?

F L O R I V A L.

Si j'osois....

L O P E Z.

Elle s'appelle ?

F L O R I V A L.

Elle s'appelle....

L O P E Z.

Elle s'appelle ?

F L O R I V A L.

Mais il faut être discret.

L O P E Z.

Quelle tête légère !

F L O R I V A L.

Quel tourment de se taire !

Mais il faut être discret.

L O P E Z.

Pourquoi tant de mystère ?

F L O R I V A L.

Je crains de vous déplaire.

L O P E Z.

De me déplaire !

Je devine l'affaire.

F L O R I V A L.

ENSEMBLE.

Je ne puis plus me taire.

L O P E Z.

Sachons ce grand secret.

F L O R I V A L.

Vous saurez mon secret.

(Nouveau motif.)

F L O R I V A L.

Celle qui m'est si chère,

Est celle qui dans les champs

Ce matin.... par des brigands.....

Vous devez bien m'entendre ?

L O P E Z.

Moi, je dois vous entendre ?

F L O R I V A L.

Moi, contre tous ces brigands,

Moi, j'ai su la défendre.

L O P E Z.

Vous me faites courir les champs.

F L O R I V A L.

C'est elle qui couroit les champs.

L O P E Z.

Et je dois vous entendre ?

F L O R I V A L.

Et vous devez m'entendre,

L O P E Z.

Son nom, son nom ?

L'AMANT JALOUX;

FLORIVAL.

Non, non, non, non.

LOPEZ.

Venons au fait, venons au fait.

FLORIVAL.

Non, non, il faut être discret. (*Il se sauve.*)

SCENE IX.

LOPEZ, ensuite JACINTE.

LOPEZ.

Voilà sur ma parole un plaisant original; on diroit que tous les foux de Cadix se sont donné le mot pour venir me tourmenter. J'avois d'abord conçu quelque soupçon... Mais cette aventure de brigands dans les champs m'a rassuré... Pour n'être pas encore exposé à de nouvelles impertinences, allons nous coucher. Jacinte. (*Elle arrive.*) Ferme bien toutes les portes, & qu'on m'éveille à la pointe du jour. (*Il sort.*)

JACINTE.

Oui, Monsieur... le voilà parti... Et avec la clef de la grille... Il a sûrement des soupçons... Il sera aux aguets... Ses fenêtres donnent sur le jardin... Cette pauvre Isabelle, que va-t-elle devenir? Seule, dans le pavillon, pendant la nuit, se voir abandonnée de tout le monde! Quelle est à plaindre!... Mais qu'y faire? Songeons du moins à son frere, qui sans doute s'impatiente... Seigneur!... Seigneur Don Alonze!

SCENE X.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

VU
AÛÉ bien! Seigneur, êtes-vous revenu de tous vos soupçons? Cesserez-vous enfin de faire le tourment d'une femme qui n'a jamais aimé que vous?

ALONZE.

Oui, ma chere Jacinte, je rends justice à la vertu: je sens combien j'ai été coupable; je rougis de mon erreur... Ciel! comme la jalousie nous aveugle! quoi! j'ai pu voir un rival dans une femme!... Car enfin c'étoit bien une femme.

JACINTE, à part.

Il n'en est pas encore convaincu. (*haut.*) Quoi, vous osez douter!...

ALONZE.

Non, Jacinte, je n'ai pas le moindre doute; mais cette femme, pourquoi me la cacher? Pourquoi tant de mystere?

JACINTE.

Oh! c'est là notre secret, que vous saurez cependant en temps & lieu,

A L O N Z E.

Je ne veux plus le savoir ; Léonore m'est fidelle ; qu'elle me pardonne , & rien ne manque à mon bonheur.

J A C I N T E.

Vraiment , je le crois bien ; mais vous n'y êtes pas encore : vous allez la voir dans une colere.... que vous saurez bien adoucir. Je vais lui dire que vous êtes ici.

A L O N Z E.

Allez , ma chere Jacinte. Mais.... dis-moi.... qui est ce jeune Militaire que j'ai vu sortir tantôt ?

J A C I N T E.

C'est un Officier François qui est venu parler à mon maître pour affaire.

A L O N Z E.

A ton maître ?

J A C I N T E.

Oui.

A L O N Z E.

Un Officier François ?

J A C I N T E.

Un Officier François.... Et vous n'êtes plus jaloux ! Ah ! Seigneur Don Alonze , je crains que votre mal ne soit incurable.

(Elle fort.)

S C E N E X I.

A L O N Z E, *seul.*

Elle me reproche mes soupçons : peut-être a-t-elle raison ; mais après tout , ces soupçons , quoiqu'injustes , sont-ils si criminels ?

A R J E T T E.

Aimer sans jalousie ,
 Non , ce n'est point aimer ;
 Ce n'est qu'un sentiment léger ;
 Un goût frivole & passager ,
 Que sans effort on quitte & qu'on oublie.
 Mais quand on aime pour la vie ,
 On aime avec fureur.
 Souvent c'est un martyr ,
 C'est un affreux délire ,
 Qui tourmente & déchire
 Un trop sensible cœur.

Je vois de la lumiere ; on vient.... Ah ! Léonore !... Lui apprendrai-je la mort de mon oncle ? lui dirai-je qu'une fortune égale à ma naissance !... Non , mon cœur en seroit jaloux : c'est à l'amour seul que je veux devoir le bonheur où j'aspire.

SCENE XII.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

Seigneur, j'ai enfin déterminé ma maîtresse. Elle consent à vous voir.

ALONZE.

Ma chere Jacinte ! je vole à ses pieds y abjurer mon erreur & en obtenir le pardon.

SCENE XIII.

JACINTE, seule.

IL aura bien de la peine.... mais il l'obtiendra.... je le connois.... Cependant, Seigneur Don Alonze, malgré votre repentir, vos pleurs, vos gémissemens, si j'étois à la place de ma maîtresse, je vous.... je vous pardonnerois.... Ah! ces hommes! ces hommes!

ARLETTE.

D'abord, amans soumis & doux,
Pleurans, tremblans à nos genoux,
Victimes de nos injustices,

A tous nos goûts, à nos caprices,
Sans cesse on les voit asservis,

Et tout nous est permis.

Mais quand, à force de souplesse,

De pleurs, de soins & de finesse,

Ils ont surpris notre tendresse

Alors, alors le charme cesse ;

Plus d'amans !

Jaloux, méchans,

Ils ne sont plus que des tyrans.

Victimes de leurs injustices,

A tous leurs goûts, à leurs caprices ;

Nos foibles cœurs sont asservis ;

Rien ne nous est plus permis.

SCENE XIV.

ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

D U O.

ALONZE.

Cruelle !

De ma douleur mortelle,

Veux-tu me voir mourir ?

LÉONORE.

D'une chaîne cruelle.

Je saurai m'affranchir.

ALONZE.

D'une ardeur si constante
Voilà donc le retour !

LÉONORE.

Souçonner son amante,
Pour prix de tant d'amour !

ALONZE.

Que je suis à plaindre !

Ah ! c'est trop souffrir !

LÉONORE.

Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre,
Et le voir souffrir.

(*Jacinte se retire.*)

ALONZE.

Léonore ! ma Léonore !
De l'amant qui t'implore
Vois les pleurs, les tourmens.

LÉONORE, *à part.*

Oui, oui, je l'aime encore,
En vain je m'en défends.

Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre,
Et le voir souffrir.

ALONZE.

Que je suis à plaindre !

Ah ! c'est trop souffrir !

LÉONORE.

Hélas ! hélas ! que devenir !

ALONZE.

Faut-il mourir !

LÉONORE, *regardant tendrement Alonze.*

ARIETTE.

Jamais le cœur de Léonore
Ne sut cacher ses sentimens,
Et même en ce moment encore,
Ce cœur sincère qui t'adore
Te renouvelle ses sermens.

ALONZE, *se jettant avec transport aux pieds de Léonore.*

ARIETTE.

Jamais, jamais la jalousie
Ne troublera plus ton bonheur ;
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeste frénésie,
Alonze en atteste l'honneur.

LÉONORE.

Crois le serment de ton amante.

L'AMANT JALOUX;

ALONZE.

Crois le serment de ton époux.

LÉONORE.

Léonore est toujours constante.

ALONZE.

Ton Alonze n'est plus jaloux.

(On entend préluder une guitare devant la fenêtre, & Florival chante ce qui suit.)

A R R.

Tandis que tout sommeille
 Dans l'ombre de la nuit,
 L'amour qui me conduit,
 L'amour qui toujours veille,
 Me dit tout bas,

Viens, suis mes pas,

Où la beauté t'appelle;

Voici l'instant du rendez-vous;

Profite d'un moment si doux :

Moi, pour écarter les jaloux,

Je ferai sentinelle.

(Les deux amans marquent le plus grand étonnement. Léonore veut aller à la fenêtre, Alonze la retient, & Florival continue.)

De l'amant le plus tendre,

Ah ! couronnez l'espoir.

S'il ne peut plus vous voir,

Qu'il puisse vous entendre;

Un mot de vous,

Un mot bien doux,

Doit confirmer encore

Cet espoir heureux & flatteur

Qui ce matin combloit mon cœur,

Et d'où dépend tout mon bonheur,

Charmante Léonore.

ALONZE, *courant avec fureur à la fenêtre la main sur la garde de son épée.*

Malheureux !

LÉONORE.

Ah ! ciel ! qui que vous soyez, sauvez-vous.

FLORIVAL, *dans la rue.*

Sauvons-nous, sauvons-nous, c'est le pere.

(Alonze & Léonore se regardent pendant quelque temps sans parler.)

D U O.

ALONZE.

Jamais le cœur de Léonore
 Ne fut cacher ses sentimens,
 Et même en ce moment encore,
 Ce cœur sincere qui t'adore,
 Te renouvelle ses sermens.

LÉONORE.

COMÉDIE.

33

LÉONORE.

Jamais, jamais la jalousie
Ne troublera plus ton bonheur ;
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeste frénésie,
Alonze en atteste l'honneur.

ALONZE.

Quelle trahison !

LÉONORE.

Quelle injure !

ALONZE.

Cœur infidelle !

LÉONORE.

Cœur parjure !

ALONZE & LÉONORE.

Rien ne calmera mon courroux.

ALONZE.

Crois le serment de ton amante.

LÉONORE.

Crois le serment de ton époux.

ALONZE.

Léonore est toujours constante.

LÉONORE.

Ton Alonze n'est plus jaloux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un jardin entouré d'un mur, avec un pavillon éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, *sort du pavillon.*

ARIETTE.

O Douce nuit ! sous ton ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.
Un seul instant m'a su rendre sensible :
Cet instant fixe à jamais mes désirs.
O douce nuit ! sous ton ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.

C'est au sein des alarmes
Que l'amour a surpris mon cœur.
Cruel amour ! n'ai-je éprouvé tes charmes
Que pour voir combler mon malheur ?
Un seul instant m'a su rendre sensible.
Cet instant fixe à jamais mes désirs.

Cher Florival ! sous cette ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.

J'entends du bruit.... quelqu'un vient.... seroit-ce
Léonore?....

SCENE II.

ISABELLE, FLORIVAL, *paroit sur le haut du mur.*

ISABELLE.

Mais non.... Que vois-je !.... C'est lui !.... C'est lui-même.

FLORIVAL.

Ciel ! c'est elle !.... Que je suis heureux ! (*Il descend dans le jardin.*)

ISABELLE.

Quoi, Monsieur ! vous !.... Vous ici ! Par quel hasard ?....
Jacinte vous auroit-elle dit ?....

FLORIVAL.

Elle n'a pu me dire qu'un mot.... Elle m'a nommé le pavillon du jardin ; l'amour m'a fait deviner le reste.... J'ai été d'abord au rendez-vous que vous m'aviez donné devant la fenêtre.... Vous savez qu'il a manqué.... Alors je me suis procuré une échelle, & j'ai volé vers ces lieux.

ISABELLE.

Tant d'empressement, après une connoissance si légère, a lieu de me surprendre : je ne fais à quoi l'attribuer.

FLORIVAL.

Ah ! il faut vous le dire !.... Je vous aime de l'amour le plus tendre.... Je sens que ma franchise vous blesse : votre délicatesse en est offensée ; mais les momens sont précieux pour moi : cette occasion est la seule peut-être où je pourrai vous ouvrir mon cœur.... Oui, je vous aime, Madame, & mon unique ambition est de vous plaire. Me seroit-il permis de m'en flatter ? Ah ! parlez, je vous en conjure.

ISABELLE.

Je devrois plutôt me taire ; mais je ne saurois dissimuler avec mon bienfaiteur. Puisque vous l'exigez, vous connoîtrez mes sentimens.

Duo.

ISABELLE.

Je sens bien que votre hommage
A droit de flatter un cœur ;
Figure, esprit & courage,
Tout en vous est séducteur ;
J'en dirois bien davantage ;
Mais, mais
Vous êtes Français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

S'il est vrai que mon hommage
Ait de quoi flatter un cœur,
Pourquoi cesser ce langage,
Et suspendre mon bonheur?
Ah! dites-en davantage!

ISABELLE.

Mais, mais,
Vous êtes Français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Ah! dites-en davantage!

ENSEMBLE.

ISABELLE.

J'en dirois bien davantage;
Mais, mais,
Vous êtes Français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Non, non,
Non, quoique Français,
Je ne ferai point volage.

FLORIVAL.

Quoi! vous persistez donc à me refuser l'aveu dont dépend mon bonheur! Ah! croyez-moi, n'écoutez plus une prévention injuste: écarterez des soupçons indignes de votre cœur & du mien.

ISABELLE.

Ces soupçons, le temps pourroit les détruire.

FLORIVAL.

Le temps! Mais songez, Madame, que je n'ai pas un moment à perdre; songez à ma position, à la vôtre. Mon état, mon devoir m'appellent ailleurs. Vous-même vous êtes sous l'autorité d'un....

SCÈNE III.

ISABELLE, FLORIVAL, ALONZE, *paraît sur le haut du mur.*

ISABELLE.

OH! ciel, je suis perdue!.... Protégez-moi, de grace.
(*Elle se sauve dans le pavillon.*)

FLORIVAL.

Ne craignez rien.

ALONZE.

C'est elle, c'est la perfide, & ce même Français; mon malheur est certain.

FLORIVAL.

C'est un rival, il faut le voir venir.

Duo.

ALONZE.

Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne pourroit-on s'instruire

Du sujet

Qui vous attire

En ce séjour?

FLORIVAL.

L'amour.

ALONZE.

L'amour!

FLORIVAL.

L'amour.

ENSEMBLE, à part.

FLORIVAL.

Il enrage,

Il enrage.

ALONZE.

Ah! que j'enrage!

Quel outrage!

FLORIVAL.

Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne puis-je aussi m'instruire

Du sujet

Qui vous attire

En ce séjour?

ALONZE.

L'amour.

FLORIVAL.

L'amour!

ALONZE.

L'amour.

ENSEMBLE, à part.

ALONZE.

Il enrage.

Il enrage.

FLORIVAL.

Ah! j'enrage!

Quel outrage!

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCENE IV.

LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

TRIO.

LOPEZ.

Messieurs, sans trop être indiscret,
Ne pourroit-on s'instruire

Du sujet

Qui vous attire

En ce séjour?

COMÉDIE.

FLORIVAL.

L'amour.

ALONZE.

L'amour.

LOPEZ.

L'amour!

Peut-on savoir encore,
Sans trop être indiscret,
Quel est l'aimable objet
Du feu qui vous dévore?

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

LOPEZ.

Où donc est Léonore?

ALONZE.

Là, dans ce pavillon....

LOPEZ.

Entrons....

FLORIVAL.

Non, non.

Je la défends.

LOPEZ.

Quoi! contre un pere!

FLORIVAL.

Contre toute la terre.

E N S E M B L E.

LOPEZ, ALONZE.

FLORIVAL.

Entrons, entrons.

Non, non, non, non;

Quoi! contre un pere!

Je la défends contre toute la terre.



S C E N E V.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE,

FLORIVAL.

Q U A T U O R.

JACINTE.

Messieurs, seroit-il indiscret
De chercher à s'instruire
Du sujet

Qui vous attire

En ce séjour?

FLORIVAL.

L'amour.

L'AMANT JALOUX,

ALONZE.

L'amour.

LOPEZ.

L'amour.

Et, s'il vous plaît,

L'aimable objet

Du feu qui les dévore,

C'est la prudente Léonore.

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore

JACINTE.

Où donc est-elle ?

ALONZE.

LOPEZ.

FLORIVAL.

La perfide Léonore.

| |
|-----------------------|
| Là-dedans |
| Un rendez-vous à |
| deux amans ! |
| La prudente Léonore ! |

La charmante Léonore

JACINTE.

Un rendez-vous à deux amans !

LOPEZ.

A deux amans.

JACINTE.

Quoi ! là-dedans ?

LOPEZ.

Oui, là-dedans.

Faut-il te le dire encore ?

Oui, là-dedans, là, là, là, là ;

Peut-être enfin on le verra.

TOUS.

Paroissez, Léonore.

SCENE DERNIERE.

LÉONORE, JACINTE, LOPEZ, FLORIVAL,
ALONZE.LÉONORE, *paroit du côté opposé du pavillon.*M^E voilà.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

La voilà. La voilà. La voilà. La voilà.

ALONZE.

Ciel ! qu'ai-je fait ?

LOPEZ.

Que veut donc dire tout ceci ?

JACINTE.

Vous allez le savoir, puisque nous ne pouvons plus vous
le cacher,

FLORIVAL.

Quoi ! deux Léonore !

LÉONORE.

Non, Monsieur, vous avez été dans l'erreur. Vous m'avez causé bien du chagrin ; mais votre faute a été involontaire.

ALONZE.

Et la mienne ? Ah ! Léonore, ne puis-je en espérer le pardon.

LÉONORE.

Vous ! cruel !

ALONZE, à Lopez.

Monsieur, de grace, parlez pour moi.

LOPEZ.

Oh ! en voici bien d'une autre.

ALONZE.

Daignez parcourir cette lettre. Vous verrez du moins combien mes vœux sont désintéressés.

ARIETTE.

Prenez pitié de ma douleur,
L'amour seul m'a rendu coupable,
L'amour a causé mon erreur ;
Ne soyez plus inexorable ;
Prenez pitié de ma douleur.

LOPEZ.

Quoi ! son oncle est mort !.... Il en est hérité.... Il épouse ma fille sans dot !.... Cela change de thèse.

JACINTE.

Assurément.

Duo.

LOPEZ, JACINTE.

Prenez pitié de sa douleur,
L'amour seul l'a rendu coupable,
L'amour a causé son erreur ;
Ne soyez plus inexorable ;
Prenez pitié de sa douleur.

ISABELLE, sort du pavillon & se jette aux pieds de Léonore.

Ah ! Léonore !

ALONZE.

Que vois-je ! ma sœur !

FLORIVAL.

Sa sœur ! (Il se jette à genoux à côté d'Isabelle.)

Duo.

ISABELLE, FLORIVAL, à Léonore.

Prenez pitié de sa douleur,
L'amour seul l'a rendu coupable,
L'amour a causé son erreur ;
Ne soyez plus inexorable ;
Prenez pitié de sa douleur.

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE.

L'amour a causé $\left\{ \begin{array}{l} \text{mon} \\ \text{son} \end{array} \right\}$ erreur.

L É O N O R E.

Quel parti prendre!

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE.

Il faut se rendre.

L É O N O R E.

Oui, oui, je sens qu'il faut se rendre.

T O U S.

L'amour a causé $\left\{ \begin{array}{l} \text{mon} \\ \text{son} \end{array} \right\}$ erreur.

L É O N O R E.

Alonze, faites le bonheur
De votre sœur, de mon amie;
Consentez qu'elle soit unie
Au digne objet de son ardeur.

A L O N Z E.

Puisse-t-il faire son bonheur!

T O U S.

Momens pleins de charmes!

Après tant d'alarmes,

Que notre sort est doux!

L O P E Z & J A C I N T E.

Mais, pour le goûter davantage,

Ne soyez jamais volage,

Ne soyez jamais jaloux.

T O U S.

Momens pleins de charmes, &c.

F I N.